

BRUNO CARA

OMNI

Objets mentaux non identifiés

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522056

Dépôt légal : novembre 2025

Du même auteur

Éditions Plume (ouvrage collectif) :

La Villa Noailles, une aventure moderne – 2001

Éditions Maïa :

De l'eau salée dans les robinets – 2022

Papier Calque – 2023

ÉCLIPSE

Le salon occupait l'angle sud-est du grand appartement au centre de la ville de Hyères. Située au quatrième et dernier étage d'un immeuble de style haussmannien nommé « La tour Jeanne », la pièce était pourvue d'une grande verrière arrondie. De là, nous pouvions observer le paysage étendu de la rade et de ses îles, jusqu'au contrefort de la colline du château, où, plus près, se trouvait la vieille collégiale Saint-Paul. Entouré de l'écrin de la ville médiévale qui s'arrêtait au quartier où nous vivions, la nuit, le spectacle en valait la peine. Le phare de Porquerolles à l'horizon envoyait vers nous ses deux flashs lumineux à intervalles réguliers : dix longues secondes avant qu'ils ne réapparaissent et viennent frapper notre rétine, abrogeant fugacement notre perception des étoiles. La ville et sa myriade de lueurs orangées s'épalaient jusqu'à la grande lande sombre de l'aéroport qui bordait la mer. Nous occupions une situation privilégiée au seuil d'un monde où les plus pauvres se répartissaient au cœur du centre historique dans des appartements loués par des propriétaires souvent peu scrupuleux. Les rénovations nécessaires se faisaient attendre au fil des années tandis que les immigrés avec leur famille venaient les occuper, instaurant un climat d'insécurité dont nous, qui arpentions seuls les rues le soir en rentrant de l'école, nourrissions quelques appréhensions. Il m'était arrivé de me retrouver confronté à des voyous plus âgés que moi qui voulaient affermir leur territoire. Aussi, la nuit tombée, nous ne traînions guère dans une ville qu'on disait pourtant paisible et sans problème. À l'époque, on parlait simplement d'Arabes désignant un peuple mal défini provenant du Maghreb. L'essor du Var demandait de la main-d'œuvre pour pourvoir les nombreux chantiers de

construction qui défiguraient la Côte avant que les pouvoirs publics n'y mettent le holà, d'abord en 1976, avec la loi Littoral, puis avec l'inscription un peu partout de sites classés ou de monuments historiques à protéger. Le salon où je me trouvais était un poste d'observation dont nous étions les occupants favorisés. Je ne me lassais pas du spectacle tant pour le panorama que pour le regard direct sur le carrefour au pied de notre immeuble. De là, j'observais les bandes circuler de temps à autre. Le jeu était d'éviter de les croiser. À dix ans, on est vulnérable. Généralement, sans défense, je répondais par le silence aux provocations. Dans l'appartement de mes parents, je me sentais comme dans un sanctuaire protégé contre toutes les turpitudes de la vie. Plus jeune, face aux explications de mon père, j'avais été épouvanté par la perspective d'événements naturels colossaux, tels que les volcans ou les tsunamis qui présentaient une menace bien plus sérieuse que les aléas de la rue. Mais dans le salon, rien ne pouvait nous arriver. C'était une sorte de tour d'ivoire à l'abri des avaries de l'Univers.

Un soir, on avait annoncé aux informations brièvement une éclipse de Lune qui allait être visible aux alentours de minuit. Ce fut la première fois que j'en vis une, car mes parents m'avaient permis de veiller pour assister à ce phénomène que je trouvais au fond pas si étonnant. La nature pouvait ainsi réserver des intermèdes singuliers où la vie semblait suspendue pour une heure ou deux dans une transition éphémère qui marquait là le temps à sa manière. Jadis, cette manifestation de la nature s'était déjà tant de fois produite. J'en conçus une relation sourde avec mes ancêtres qui, eux aussi, avaient connu de tels événements cosmiques dans les temps immémoriaux.

Dans le ciel étoilé au-dessus des toits de Hyères dominant la baie, la Lune se mit à se teinter de sang avant de disparaître presque totalement. J'avais attendu, je dois l'avouer, en m'impatiantant. Je n'eus pas le courage d'attendre le retour de la clarté. J'avais compris le principe que mon père m'avait énoncé : la Terre s'interposait devant le Soleil, créant une ombre sur toute la surface visible de notre satellite. Cela me

suffisait. Je n'avais pas besoin d'en savoir plus. Je me couchai dans ma chambre, dont la fenêtre donnait à l'opposé, au nord. Sous un ciel presque immuable que seule la météo venait perturber, Hyères, à l'origine du terme « Côte d'Azur », coulait des jours paisibles. La petite cité et son territoire étaient en proue de la Provence, départageant les golfes du Lion et de Gênes. Au milieu de tout, elle me semblait aux avant-postes, voire au centre d'un monde que je commençais à peine à découvrir. Cet événement me plongea un peu plus dans les mystères de la Création, dont je sentais bien qu'ils étaient au-dessus de ma condition et qu'ils pouvaient à tout moment tout bouleverser. Cette inquiétude métaphysique ne m'a jamais complètement lâché. Était-ce les récits de mon père, passionné de sciences naturelles ? Je m'intéressais davantage à la nature qui nous entourait, comme la forêt, les marais, le rivage, les champs, les cours d'eau, qu'à la population que je frôlais lors de mes sorties. Je n'ai jamais été très sociable, il faut le dire. C'est une question de tempérament inné plus que d'éducation. Ma sœur, élevée dans les mêmes conditions, est plutôt du genre inverse au mien. Elle ne ménage pas ses approches pour faire connaissance, multipliant les amis qui lui restent fidèles après des années. Quant à moi, je ne m'en tenais qu'à quelques copains éphémères. Je ne parvenais pas à établir de liens durables et cela me laissait froid.

Le lendemain, au réveil, c'était un matin d'automne naissant, il faisait un jour éclatant, un soleil tiède inondant les façades autour de notre immeuble et je conçus avec étonnement que rien n'avait changé. L'éclipse n'avait été qu'un bref passage dans le cours de nos vies. Ce n'était qu'un moment transitoire. Je supposais qu'il en allait de même pour les manques dont je souffrais alors. Ma mère, désormais peu disponible, avait entamé des études de droit qu'elle suivait à la faculté voisine de La Garde, gros bourg en pleine transformation commerciale à la lisière de Toulon. Elle partait et revenait tard le soir, souvent après notre retour de l'école, accordant toute son attention à la préparation de ses bons repas. Nous nous retrouvions devant la télévision du salon, tournant le dos au paysage. Les rumeurs de la rue étaient parfois violentes

et nous nous précipitions à la fenêtre pour observer, là une altercation, là une série de poivrots à la dérive, là des ados en mal de sensation, et là parfois un accident de la route. L'éclipse pour lointaine qu'elle fut, était indifférente à tout ce manège et n'annonçait rien de particulier, si ce n'est le temps marqué en ses horloges célestes.